

## Notes de lecture

Pierre Emmanuel, Jean-Guy Pilon, André Belleau, Jean Filiatrault, Fernand Côté et Fernand Ouellette

Volume 1, numéro 3, mai-juin 1959

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59642ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Emmanuel, P., Pilon, J.-G., Belleau, A., Filiatrault, J., Côté, F. & Ouellette, F. (1959). Compte rendu de [Notes de lecture]. *Liberté*, 1(3), 186-193.

obsessions. Tout cela est assez habilement mis en scène, d'ailleurs; les coups de théâtre sont judicieusement préparés, et la langue est bien maîtrisée. On ne s'ennuie guère. J'oserai même dire que *Malgré tout, la joie*, est un livre divertissant, comme certains recueils d'histoires macabres. Giroux a la dent dure, et certains morceaux de caricature, comme les réflexions des passants dans *Dernières Volontés* et la conversation admirablement bête des policiers dans *Joseph-Armand Massu, détective*, sont de la meilleure venue. Je préfère, pour le moment, ce Giroux caricaturiste, qui déchire à belles dents la bêtise humaine, à celui qui s'efforce à un pathétique trop calculé. Mais je pense, aussi, au livre nécessaire que Giroux nous donnera, si la colère, l'indignation, et aussi la profonde pitié, qui sourdent à quelques pages de *Malgré tout, la joie*, viennent à se trouver des objets littéraires dignes d'elles.

Gilles MARCOTTE

—◆—

*Geôles*, poèmes de MICHELE LALONDE. Montréal, Editions d'Orphée, 1959.  
*Songe de la fiancée détruite*, poème dramatique de MICHELE LALONDE,  
 Montréal, Editions d'Orphée, 1959.

Ce qui frappe en ouvrant au hasard des pages l'un ou l'autre livre de Michèle Lalonde — édités dans une remarquable présentation typographique — c'est la plénitude de certaines images et la richesse de leur clavier: vastes ou elliptiques, abstraites ou sensuelles, isolées ou liées par une chaîne d'analogies, elles suffisent à révéler (dès le premier coup d'oeil panoramique par lequel l'amateur de poésie prend possession d'un paysage nouveau) la richesse de ce tempérament de poète, dont le lexique est la nature entière, et dont le langage, dans sa logique profonde, fait surgir ici et là, comme miraculeusement, le pur nouveau:

*ô tiédeur initiale des jours  
 quand l'ocre et le froment  
 partageaient une même allégresse  
 au seuil de nos lèvres*

...

*mais voici ma main  
 posée sur la braise  
 en guise de lanterne*

...

*ils s'interposent entre les astres  
 vainement*

...

*le geste pernicieux et minéral de l'eau  
 achève sur moi sa fidèle usure*

...

*gutteuse sous le grillage inégal  
 de mes cils*

...

*"Le cri des alouettes bien logé  
 dans l'arcade sourcillière, bien  
 planté dans la fosse de nos  
 yeux perdus, la musique des*

*alouettes s'enracinait dans l'humus fertile de nos paupières et croissait et se ramifiait et s'augmentait de germinations sonores, semblable à une forêt de son, prolongée bien au-delà de la perception dont nous étions capables . . ."*

Ce dernier texte, tiré de *Songe de la fiancée détruite*, est un bon exemple de la manière dont une image centrale se développe et se diversifie: car le thème de l'alouette, avec toutes ses connotations analogiques, surgit et littéralement s'élève du *Songe* . . . pour lui donner sa perspective, sa hauteur et son obscurité: la phrase que je viens de citer résume ou plutôt somme le symbole à des diverses hauteurs d'interprétation, jusqu'à la percée finale dans l'ineffable.

L'intuition musicale, sensible dans la grande phrase du *Songe* . . . ne l'est pas moins, certains diront qu'elle l'est plus subtilement, dans les poèmes de *Geôles*. Ici le silence est établi par toutes sortes de ruptures rythmiques, de suspens, et des résolutions le plus souvent très courtes mais qui se prolongent en silencieux harmoniques, le poème terminé.

*Je n'ai plus à craindre  
que mon propre appel  
le cri de cette autre qui sommeille encore  
peut-être  
sous les miroirs*

Le *Songe de la fiancée détruite*, "poème symphonique", est plus ambitieux sinon aussi satisfaisant que *Geôles*, peut-être parce qu'il est difficile de le juger indépendamment de la musique qu'il supporte et qui le supporte. Le grand thème esquissé par la préface: "Consentement ou résignation à l'ab-

sence", isolement, incommunicabilité, tension nécessaire et vaine vers l'autre, est si constant dans la poésie canadienne d'aujourd'hui qu'il risquerait de devenir un poncif. Au reste, on le trouve à chaque page de *Geôles*, titre significatif:

*inutilité du geste . . .  
impossible fenêtre . . .  
ils n'ont plus de paumes . . .  
lèvres closes . . .  
paupières closes  
regards aveugles . . .  
ardoise fracassée des yeux . . .  
amère et close  
comme une huître . . .  
il y a des murs  
au bout de chacun de leurs regards . . .*

Je crois que l'on pourrait faire, avec profit, toute une étude de l'usage de certains mots — tels les précédents — dans la poésie récente au Canada, et de leurs implications spirituelles. Combien plus direct et personnel le cri de la Fiancée:

*"Ah! redites-moi le nom du bien-aimé, que je l'interpelle, que je l'appelle par son nom et par sa désignation propre, car la seule sollicitation familière de mon cri dénudé de paroles ne suffit plus!"*

Je perçois un timbre claudélien dans cette phrase: une tension passionnelle aussi, que Claudel a su exprimer et diriger mieux que personne: et j'induis de ce long verset une certaine conception de la parole, du nom, du vocable formulateur et créateur que je pressens chez Michèle Lalonde, pour laquelle les mots ont une importance définitive, leur signification la plus commune étant la source d'où leur symbole jaillit.

Ce long crescendo qui monte comme le cri de l'alouette tout à l'heure, est

poétique autant que dramatique et le *Songe* . . . est important à mes yeux par les virtualités qu'il révèle sur ce dernier plan. Il faudra certes du temps à Michèle Lalonde avant de faire le tri de ses possibilités, de choisir justement ses thèmes propres, de sortir de ces "géôles" et de ces murs qui hantent la poésie canadienne — d'en sortir, ou d'en faire le lieu d'une action de caractère universel. Ou mieux: de chanter — ce qui manque à la poésie canadienne — la liturgie de la joie, la libération de cette peau de chagrin qu'est le narcissisme malheureux. Elle le peut, ayant

un langage. Elle peut même s'offrir le luxe d'une certaine pauvreté — celle des vrais poètes — et se servir uniquement des mots du dictionnaire, sans en inventer d'autres comme "rupturer", qui n'ajoute rien à rompre; d'éliminer aussi la profusion d'adjectifs qui diminuent l'intensité des vocables, tels "hallucinant, insensé, exaspéré, dément, etc. . . ." Le nom tout nu, que Michèle Lalonde sait employer avec tant de force, donnera un jour à ses poèmes ce qui leur manque présentement de maturité.

Pierre EMMANUEL

---

*Le Pêcheur de lune*, poèmes de MINOU DROUET. Paris, Editions Pierre Horay, 1959, 144 pages.

*Terre, qui roules  
éternellement  
ta tête ronde  
sur les genoux  
de l'espace  
de quelle fièvre  
frénétique  
te gorgea  
l'éternité,  
l'éternité qui t'a oeuvrée  
de ses mains  
excavatrices,  
aux doigts  
de feu,  
et d'eau  
et de vent  
et de gel  
et d'homme?*

Le miracle se renouvelle, malgré les doutes et les prédictions. Mais ici, plus en profondeur, davantage à la recherche du concret, sur un ton de voix plus

personnel. Le rythme aussi est plus sûr; est-ce à cause de la narration qui s'introduit ici et là, dans plusieurs poèmes?

Après avoir parlé comme une adulte dès son premier livre, Minou Drouet retrouve ici la simplicité touchante de l'enfant:

*"J'ai l'air d'une petite fille — mais non — je ne suis rien — rien — qu'un petit galet — tout doux — tout rond — tout . . ."*

Malheureusement, tout le livre n'est pas de cette qualité. Il y a des longueurs, des répétitions inutiles qui empêchent le poème de s'épanouir tout à fait et de trouver son véritable cadre. Mais ces défauts ne nous font pas oublier le reste qui est très beau.

J.-G. P.

*Le Fils de l'homme*, FRANÇOIS MAURIAC. Paris, Grasset, 1959, 195 pages.

Mauriac, au couchant, demeure ce Mauriac conscient d'une façon aiguë de la faute, de la souillure de la chair. Est-il moins déchiré par l'angoisse? Sans aucun doute. Il a depuis longtemps assimilé Pascal. Et comment une vie chrétienne comme la sienne, si intense, si ouverte sur le monde dans sa dernière période, comment ne déboucherait-elle pas dans la paix? Aussi, Mauriac le vieillard sait maintenant se tourner vers Jésus l'enfant pour retrouver l'innocence originelle. Cependant, lorsqu'il écrit un livre "chrétien", et surtout, allais-je dire, Mauriac s'adresse principalement à ceux qui gisent aux frontières du christianisme. C'est beaucoup plus une passion du salut des autres qui l'anime, qu'une vaine démonstration d'apologétique. Toutefois, c'est face à l'homme humilié et torturé que Mauriac est le plus inspiré. Son chapitre intitulé: "L'imitation des bourreaux de Jésus-Christ" demeure le plus saisissant par le style. J'y retrouve une allusion indirecte au scandale de l'Algérie. Le Mauriac de *L'Express* n'y est certes pas étran-

ger. Que les peuples chrétiens, souvent persécutés, soient devenus bourreaux, voilà le grand scandale. Le Christ à la colonne a sombré dans l'oubli. Et ce texte de Mauriac nous accuse tous en tant qu'Occidentaux: "Les richesses naturelles que les peuples primitifs détenaient à leur insu ont déchaîné et déchaînent encore une convoitise chez les nations chrétiennes qui, pour s'assouvir, a répandu et répand encore beaucoup de sang. Leur domination s'est perpétuée par des procédés qui témoignent que ce n'est pas l'imitation de Jésus-Christ mais l'imitation des bourreaux de Jésus-Christ, au cours de l'Histoire, qui est devenue trop souvent la règle de l'Occident chrétien." Mauriac n'a pas oublié Bernanos. Ce livre en témoigne. Sans la présence accusatrice et violente de Bernanos, Mauriac se serait-il orienté vers l'Histoire? Chose certaine, Mauriac a pris, aujourd'hui, la relève du Bernanos témoin, et sa gloire n'en sera que plus vivante.

F. O.

*Lecture pour tous*, DOMINIQUE AURY. Paris, Editions Gallimard, 1958.

Quel plaisir de qualité n'éprouvons-nous pas à nous asseoir un beau jour devant une femme qui a connu personnellement Balzac, Colette, Proust, Chateaubriand, l'abbé Prévost, Lafontaine, Fénelon et Longus? Cette femme serait évidemment sans âge et on ne peut se la représenter.

Pourtant en lisant *Lecture pour tous* de Dominique Aury, on a nettement l'impression que l'auteur a vécu dans l'intimité de tous les écrivains dont

elle nous parle. Tout ce qu'elle dit des seize auteurs qui font le sujet de son livre est juste, authentique, original. Dominique Aury a réussi le tour de force de dire quelque chose de neuf sur des écrivains dont tout le monde a parlé.

Elle ne se contente pas d'une vague analyse de la vie ou de l'oeuvre d'un homme. Elle va plus loin. Elle nous fait pénétrer au coeur même des oeuvres et de leurs créateurs. Elle sait saisir avec

une rare finesse le trait saillant de l'oeuvre, celui qui échappe ordinairement au lecteur. À ce sujet, les sous-titres qu'elle donne à chacun des chapitres de *Lecture pour tous* constituent en soi la meilleure analyse du bouquin. Qu'on en juge plutôt: Fénelon — le pur amour; Balzac — la double face; Colette — le gynécée; Vigny — l'obéissance et la mort; La Fontaine — le souverain bien; l'abbé Prévost — la fille perdue, etc.

Dominique Aury s'est ingéniée à faire découvrir l'homme sous le livre

et dans le livre, tout ce qu'il a de plus humain. Pour rassurer tout de suite ceux qui pourraient croire que *Lecture pour tous* est une collection intéressante sans doute, mais didactique, de comptes rendus sur la vie et l'oeuvre de seize écrivains réunis là par hasard, on peut lire en post-scriptum à la table des matières: "La plupart de ces essais ont servi de préface à des classiques de la Guilde du Livre (Lausanne) qui a bien voulu en autoriser la reproduction." C'est signé Dominique Aury.

F. C.

---

*Les Etrusques*, par ALAIN HUS, Paris, Editions du Seuil, 1959, collection "Le Temps qui court".

Parce qu'ils n'ont laissé aucune littérature, parce que les seuls chroniqueurs et historiens qui auraient pu nous transmettre un témoignage sur eux étaient leurs ennemis, les Romains, qui ont glorifié Rome de façon indécente; parce que leur histoire est brève et que l'Etrurie fut assimilée et pillée par Rome, la civilisation étrusque, si elle passionne maintenant les chercheurs, n'en reste pas moins entourée de mystère. Mais depuis une dizaine d'années, de nouveaux travaux se poursuivent et l'on prévoit déjà toute l'importance de ces découvertes.

Alain Hus, dans cet ouvrage, tente de faire le point. Il définit longuement

les cadres historiques et géographiques de l'Etrurie, et partant des preuves certaines que fournit l'archéologie, s'emploie à dresser un tableau de ce que fut le peuple étrusque, à reconstituer les dominantes de son art, de sa religion, de sa vie. Les révélations sont étonnantes.

Ce petit livre est passionnant parce qu'il est une synthèse de tout le problème étrusque, et que l'auteur ne se départit jamais d'un esprit critique très poussé qui est essentiel dès que l'on aborde ces régions mystérieuses des origines de la civilisation.

J.-G. P.

*Mémoires d'une jeune fille rangée*, SIMONE DE BEAUVOIR. Paris, Gallimard, 1958; Montréal, Cercle du Livre de France, 1959.

L'auteur se penche sur son passé. Il le fait avec une lucidité extrême.

Simone de Beauvoir raconte vraiment l'histoire d'une émancipation. Elle est née dans un milieu clos et très "bien pensant". A ce point de vue, elle aurait pu facilement être canadienne. Mais là où elle ne l'est plus, c'est quand elle se dégage des contraintes et du conformisme de son milieu sans pour cela diminuer en rien sa dignité personnelle.

Les mémoires ne font pas entrevoir, cependant, la féminité de celle qui se raconte. Serait-elle suffisamment femme pour mériter d'être mère? Si la réponse est non... encore ici, Simone de Beauvoir pourrait être canadienne. Mais il est trop tôt pour porter jugement. Sans doute d'autres mémoires s'ajouteront à ceux d'une jeune fille rangée... ils pourront être ceux d'une femme éprouvée.

J. F.



*Godelureaux*, roman par ERIC OLLIVIER. Paris, Editions Denoël, 1959, 206 pages.

Ils sont plusieurs, garçons et filles, à peine sortis de l'adolescence. Ils respirent un bon coup et prennent de petites vacances avant de passer au monde des adultes. Ils s'initient aux plaisirs de ce monde, ils apprennent en vivant. Derrière les moulins, il y a plein de bouteilles et de bonnets.

Ces godelureaux sont de St-Germain-des-Prés. Le village. On dit qu'ils sont des "bohèmes". Peut-être, mais pour un temps seulement.

Le roman d'Eric Ollivier raconte l'histoire de deux d'entre eux, un garçon et une fille. Ils ne pensent qu'à leur

jeunesse et au jour qui se lève... Après des *ébats* nombreux et fantastiques, le jeune homme tout à coup se demande s'il n'aime pas cette fille qui est sa maîtresse intermittente. On se rend compte à ce moment-là qu'il devient sérieux et qu'il sera un homme bientôt.

Un roman que devraient lire les finissants de nos collèges à qui je souhaite de rencontrer une Ambroisine Lajugeotte (je n'y peux rien, c'est le nom de l'héroïne) qui leur en apprendrait des choses et des choses...

J.-G. P.

*Le Grand Dadais*, roman de BERTRAND POIROT-DELPECH, Paris, Denoël, 1958 et Montréal, Cercle du Livre de France, 1959, 155 pages.

Voilà un roman édifiant, et qui connaît un succès fou en Europe. Il est édifiant parce que susceptible de porter à la vertu d'humilité ceux-là qui par profession ou déformation, s'attachent plus à ce que doit être la jeunesse qu'à ce qu'elle est réellement... Et ma foi, ce qu'est la jeunesse vaudra toujours mieux que tout ce qu'on voudra qu'elle soit ou ne soit pas.

Alain a dix-neuf ans. Il prépare le bachot. Elève soumis. Fils soumis et qui plus est, unique. La mère est veuve et possessive. Le capitaine de père est mort à la guerre mais il continue de surveiller son fils du haut de son portrait, juché sur le piano. Une sorte de préfet de discipline domestique d'autant plus efficace qu'il est muet. Rappelez-vous... Puis il y a la petite voisine qui s'appelle Emmanuelle et qui n'a rien à voir avec l'Emmanuelle de Gide. *Moi aussi je suis jolie quand je suis toute nue*, lui dit-elle un jour. Jusqu'ici, rien que de très normal.

Mais Alain se révolte. Cela est très normal aussi. Révolte vraie, c'est-à-dire sans cris, sans heurts, sans yeux levés au ciel. Les circonstances aidant, il rencontre une *strip-teaseuse*; elle devient sa maîtresse. Quelle aubaine! Ensemble, ils fuient vers la Côte en voiture sport.

Vous voyez bien que Mademoiselle Sagan n'a rien inventé. Complications soudaines: Alain tue accidentellement un garçon de bar. Procès aux Assises. Témoignages. Quarante mois d'*entôlage*. Alain devient un homme. Il finira par épouser Emmanuelle, la petite voisine...

Réduite à ce schéma, cette histoire peut nous sembler mince, banale, un peu crapuleuse. Il n'en est rien. Une sorte de grâce, une souriante tendresse l'habite, et qui ne dépend pas du style car c'est furieusement mal écrit. Non. On s'amuse d'abord. Puis on s'attache à ce diable de livre. Il n'y a que les parents et les juges là-dedans qui affichent des prétentions. La jeunesse elle est toute simple malgré le brouillamini des événements. Elle seule sait ce qu'elle veut. Quand donc finira-t-on par comprendre? Quant à l'auteur, tout lui est donné par surcroît, précisément. Il a le don de sympathie et de connaissance: on soupçonne qu'il aurait beaucoup à dire sur l'éducation des jeunes gens.

Nous sommes loin ici des héros de Françoise Sagan et du Lucien de *L'Enfance d'un chef* de Sartre. Mais peut-être sommes-nous plus près du réel.

A. B.

#### L'HONORABLE JAPON

Décidément, on le re-découvre! Ou plutôt, on le voit, on le juge maintenant sous un angle neuf. La guerre l'a anéanti, mais voici qu'il se redresse, sans honte, retranché derrière sa politesse légendaire. Il laisse tomber quelques-unes de ses traditions paralysantes,

et il produit. Il reprendra sa place. Ce pays mystérieux attire l'Occidental qu'il ne laisse jamais partir sans lui avoir transmis quelque chose.

La même semaine, nous recevions trois volumes consacrés au Japon. *La Poésie japonaise, anthologie des origines à nos jours*, est présentée par Karl Petit



et publiée aux Editions Pierre Seghers. Dans sa préface, l'auteur retrace les grandes époques de cette poésie, les rapprochant des événements historiques: il explique la portée de la poésie japonaise, ses thèmes, ses rythmes, son objet, sa forme. Le choix de poèmes est considérable et toujours de grande qualité.

J'ai emprunté le titre de cette note à Michel Ragon qui vient de publier *L'Honorable Japon* aux Editions Albin Michel. Il s'agit d'un récit de voyage écrit par un homme très intelligent qui sait voir et qui cherche à comprendre. Ses jugements très nuancés, la vivacité

de son récit, la qualité de l'écrivain ajoutent à l'originalité d'un livre qui me réconcilie avec les récits de voyage.

Enfin, les Editions du Seuil publiaient récemment *Japon*, dans la collection "Petite Planète". Cet ouvrage de Yefine se différencie nettement des deux autres dont il ne rejoint pas toujours les conclusions. Il ne faut pas oublier qu'il s'agit ici, d'abord et avant tout, d'une présentation du Japon. Les documents iconographiques qu'il contient en font presque un livre d'art.

J.-G. P.

**FERNAND OUELLETTE**

**SÉQUENCES DE L'AILE**

*poèmes*

*En vente dans toutes les librairies: \$1.25*

**LES ÉDITIONS DE L'HEXAGONE**

C. P. 31, Station N, Montréal, P.Q.